

Jean-Paul Sorg

## Hommage à Lina Ritter (1888-1981)

Quelle chance, quel bonheur, ce livre bilingue, *Haïkus alsaciens* de Lina Ritter ! Traduction par Jean-Paul Gunsett (Prix Nathan Katz 2017 du Patrimoine) des *Elsässeschi Haiku*, publiés à Freiburg in Breisgau en 1965, à compte d'auteur (*Eigenverlag*), un ouvrage de petit format à glisser en poche – ou dans son sac à main – et à emporter avec soi en promenade.

Contraste avec le livre de 272 pages publié par Arfuyen dans sa collection *Neige* où ont paru en traduction les années précédentes d'autres œuvres majeures du patrimoine littéraire alsacien : *Lundi de Pentecôte*, de G. D. Arnold ; *Le départ*, d'Ernst Stadler ; *L'esprit et le royaume*, d'Albert Schweitzer ; *Par les fossés et les haies*, d'Émile Storck, etc.

Ouvrages qui contiennent toujours une préface et des notes bio et bibliographiques fort instructives. Ici nous découvrons le destin, les œuvres et la personnalité d'une femme exceptionnelle, qui, très jeune, manifesta une intelligence de l'histoire et un art poétique et dramatique qui lui valut d'être admirée du sud au nord de l'Alsace. Sa pièce *Peter vo Hagebach, E Volksstück iis der elsässische Vergangeheit*, écrite en langue alémanique, fut publiée en 1913 et montée au théâtre en plein air du château de Lichtenberg, juin 1914. On a conservé des photos de cette représentation.

Sans doute son chef d'œuvre dramatique, comme aurait dit Adrien Finck, et sans conteste un chef d'œuvre dramatique du théâtre alsacien, une œuvre qui paraissait oubliée, juste citée dans les anthologies, mais qui pour quelques *happy few* avait la force d'un mythe. De sorte qu'elle a été reprise plusieurs fois : au Théâtre Alsacien de Mulhouse en 1972, en plein air à Village-Neuf en 1994, dans les carrières de la cimenterie d'Altkirch en 2001. Et puis, récemment dans une adaptation inattendue en français, signée Patrick Keller et Louis Donatien Perin. Et édition bilingue du texte, dans sa version originale et sa traduction. Un beau travail réalisé par Les éditions du Lys, dont le directeur littéraire est Louis Perin. J'avoue que je n'en savais rien et j'ai le sentiment qu'au-delà d'une certaine ligne du Sundgau peu de gens étaient au courant. Ce qui montre une fois de plus que dans la petite Alsace même (ne parlons pas du Grand Est) les informations littéraires et culturelles circulent mal.

Comme Louis Perin a été sollicité par Gérard Pfister (*Arfuyen*) pour des renseignements sur Lina Ritter et son village natal, où il réside lui-même, occasion nous est donnée de saluer son travail de metteur en scène et de dramaturge depuis des décennies, ainsi que celui de Patrick Keller qui, professeur d'allemand au Lycée Episcopal de Zillisheim (un lieu chargé d'histoire), anime la troupe de l'Atelier et a écrit lui-même des comédies et une tragi-comédie, *Babylonia*.

Débordant les frontières, l'œuvre de Lina Ritter s'inscrit dans « l'espace littéraire rhénan » (selon la thèse d'Adeline Clisson-Kottmann, présentée à l'université de Strasbourg en 1993) et davantage : nous dirons qu'elle est exemplaire à son époque de cet humanisme rhénan auquel *links un rachts vum Rhi* on continue heureusement de se référer, en bravant « les tempêtes de l'histoire » qui peuvent jeter les peuples dans les affres de la guerre et de la barbarie.

Ce qui symbolise la vie de Lina Ritter, c'est l'image de ponts sur le Rhin. Elle est passée sur l'autre rive en 1919, pour rejoindre l'homme qu'elle avait choisi, Paul Potyka, docteur en droit et sciences politiques, qui, parce que né en Alsace de parents allemands, fut chassé de l'administration de la ville de Mulhouse. Toute sa vie, quand elle le pourra, Line retraversera

la frontière, transgressera des interdits, des tabous, et elle construira des ponts « spirituels », faits de paroles, de messages de sagesse et d'espoir, d'échanges avec ses amis artistes, acteurs et poètes d'Alsace.

Elle anima après la Seconde Guerre une émission sur Radio Strasbourg, *Ûs em Sundgau vorne – un hingedure*. C'est là que le jeune Jean-Paul Gunsett fit sa connaissance, dans ce qui était alors le principal foyer – et laboratoire – de la littérature dialectale alsacienne. Tard, à 77 ans, elle publiera dans la langue de son village (*in der Sprache meines Dorfes*) ce recueil de 366 haïkus qui à raison d'un par jour font le tour de l'année (une année bissextile !), à la manière, écrivit Adrien Finck, d'un traditionnel et religieux almanach populaire où se croisent des règles de vie chrétienne, des dictons paysans et des réflexions de bon sens, parfois malicieuses et impertinentes tout de même !

Nous l'entendrons comme une sorte de testament, suprême expression et témoignage d'un monde ancien qui entre par là même, pour y demeurer, dans la mémoire de l'humanité.

## Rencontres avec le poète Émile Storck

En faisant des recherches sur Lina Ritter, en particulier sur les relations qu'elle nouait et entretenait avec des écrivains alsaciens sis sur la rive gauche du Rhin, je suis tombé sur les lettres que lui adressa le poète Émile Storck. Elles éclairent autant la personnalité de l'expéditeur que celle de la destinataire. On les trouve reproduites dans le volume des Annexes qui accompagne la thèse de Martine Blanché-Gissingier, *L'œuvre dramatique d'Émile Storck*, patronnée par le professeur Adrien Finck et présentée en 1997 à l'université des sciences humaines de Strasbourg.

La première lettre, datée de Guebwiller le 18 septembre 1962, commence par des mots de remerciement. Il vient de recevoir de Lina Ritter une très aimable lettre, que nous ne connaissons pas, qui sortira peut-être un jour des archives. Elle devait exprimer sa surprise et son admiration à la découverte des poèmes de cet Alsacien qu'elle imagine jeune. Il rectifie avec humour : je suis plutôt un « vieux cheval de retour » (en français dans le texte) ; au lycée de Digne, où j'enseignais avant guerre, on m'appelait déjà le « Père Storck ». Il lui retourne les compliments : cela fait longtemps qu'il apprécie ce qu'elle écrit. Dans sa bibliothèque il possède le texte du mystère médiéval sur Sainte-Odile qui fut représentée en 1953 avec grand succès dans le grande cour du cloître : *Hört, Bruder, hört !*

Il vient lui-même de publier, à compte d'auteur, dans un petit volume, deux drames (*Màidle wiss im Felsetal, Vergib uns unsri Schuld*). Il se permet de lui envoyer trois exemplaires, pour elle et ses amis alémaniques. Mais il la supplie, si elle lui écrit encore une fois, de ne plus mentionner sur l'enveloppe Poète. Il voit encore le sourire narquois du facteur qui lui apporta la lettre.

Car à Guebwiller on dit : « Er isch verrückt, er dichtet ». Et en conclusion il ajoute: « Aber meine « Verrücktheit » ist hier zum Glück noch so gut wie unbekannt, und ich bin einstweilen noch eine Respektsperson ».

Deux ans plus tard, la deuxième lettre, datée du 22 octobre 1964, raconte ses mésaventures à Freiburg et quelle croix ce fut de s'y rendre. Une soixantaine de km. en ligne droite. Forcé de faire moult détours, il a mis 24 heures. Peu de ponts sur le Rhin. Comme il n'a pas de voiture et que de toute façon l'état de ses yeux l'a privé d'un permis de conduire, il a dû prendre un autocar jusqu'à Colmar, de là le train jusqu'à Strasbourg, puis Kehl, Offenburg,

puis... À Freiburg, qui lui était inconnu, la recherche d'une chambre d'un hôtel à l'autre fut un martyr (*ein Marterweg*).

(Cela donne une petite idée de l'absence de liens entre l'Alsace et le pays de Bade, l'Allemagne, s Schwowweländ, à l'époque, et du mur d'hostilité qui séparait les deux populations...)

Elle l'avait invité à une *Dichterlesung*, où elle a lu de ses haïkus. « Ihr han üs Eire Heiku e Reihe tiefi Aphorismes vorgläse. » La salle lui était acquise. Applaudissements répétés. Ensuite elle fut si entourée d'amis et d'admirateurs qu'il n'osa forcer les rangs et se présenter : *das Biirle üs Eirem Länd bin ich*. Il n'a jamais été à l'aise « dans le monde », parmi des personnalités. Il acheta le recueil des haïkus à la sortie et fila. Il en lira des pages dans sa chambre d'hôtel.

Plus tard, ils riront et pleureront ensemble de cette suite d'actes et de rendez-vous manqués. Pour se rattraper, un beau soir de juin, elle est venue exprès en auto (une heure de route) de Freiburg à Guebwiller et l'a surpris dans sa tanière. Il venait juste de rentrer, ayant passé l'après-midi à chasser un papillon rare. Il n'avait rien préparé, ne pouvait la recevoir ainsi. Ils allèrent dans un salon de thé – *un so hàn mir in 're Pâtisserie Bekanntschaft gmacht*.

Rencontre d'un ours et d'une reine. J'aime cette histoire, elle ressemble à une nouvelle de Tchekhov, tellement révélatrice d'une assez ordinaire maladresse à vivre.

La dernière lettre d'Émile Storck, datée du 23 novembre 1966, a été écrite le lendemain de son 67<sup>e</sup> anniversaire et trois jours avant que devra lui être remis à Freiburg l'*Oberrheinischen Kulturpreis*, une distinction dont il pense qu'elle en fut l'instigatrice. Voici cette lettre à laquelle il joignit un sonnet, sa contribution au livre du 80<sup>e</sup> anniversaire de Mme Lina Ritter :

Guebwiller, den 23. November 1966

Sehr geehrte Frau !

Zuerst meine herzlichsten Grüsse und besten Wünsche. Ich wusste von Anfang an sehr wohl, wem ich den unerwarteten Preis und, besser noch, die Anerkennung verdanke, die ich in Baden genieße. Ich wäre ja ohne Sie in Baden so wenig bekannt wie ich es heute noch im Elsass bin. Es tut mir deshalb äusserst leid, dass mir bei dem Feste Ihr Anblick nicht den Mut geben kann, den ich wohl nötig haben werde. Aber ich verspreche Ihnen, nicht von Freiburg fortzugehen, ohne Sie besucht zu haben. Selbstverständlich werde ich versuchen, die Herren, von denen Sie in Ihrem Briefe sprechen, mitzubringen.

Ich bedaure sehr; dass Ihnen der Zustand Ihrer Gesundheit nicht erlaubt, Ihr Haus zu verlassen. Aber Ihr Herr Arzt hat recht, einem neuen Ausbruch der Krankheit vorbeugen zu wollen. Und Sie müssen ja noch leben, wenn Sie Ihren Preis bekommen, den ich seit langem jedes Jahr erwarte, um mich mit Ihnen zu freuen. (Der meinige freut mich viel weniger, als ich gedacht hätte. Ich bin wohl vom Schlage des Hans im Schnockeloch: „Und was er hat, das will er nicht“. Aber es hängt wohl mit meinem Charakter zusammen. Ein Erfolg hat mich nie recht gefreut.)

Ich habe vor kurzem ein Drama fertig gemacht, das Sie schon wegen Ihres „schönen Martin“ interessieren wird. Es heisst „Mathis Nithart“, ist aber ein Bauernkriegsdrama. Einer der Führer im Sundgauer Bauernkrieg hiess nämlich Mathis Nithart und ich identifiziere ihn mit dem Colmarer Mathis. Ich glaube sogar, es ist mir gelungen. Das Büchlein wird wohl

gegen Ende März gedruckt sein. Der Mathis ist erfunden, aber vom Bauernkrieg stimmt jede Einzelheit.

Auf Wiedersehen Freitag oder Samstag. Bis dort meine besten Wünsche

Ihr

Emile Storck

Contribution au livre du 80e anniversaire de Mme Lina Ritter

An Fraui Lina Ritter,

Mir hàn uns gmieht un gschafft fir unserem Land  
e Hüch vum Hoche un e Schin vum Scheene  
als Dichtung z'gà un fir's an's Güete gwehne,  
un unser Wàrk verzehlt ihm allerhand

vu M ànner wu sich süeche un vu Frauie  
wun edel si in's Edle fiehre wàn.  
Wie stark isch awer ,s Echo wu mir hàn?  
Uf wievil Lohn kat unser Miehe bschaue?

Im Elsass bringt eim s Dichte wenig Fraide.  
S Volk will nur B àttelkoscht wu luschtig macht  
un alles D ànke isch ihm bol verleide.

Was awer blibt isch nit was grinst un lacht.  
So treescht uns unser Gschick un sch ànk uns beide  
e heitre Owe un e klari Nacht.

Émile Storck